

tous publiés en France, ils ont aussi pour auteurs des écrivains qui sont de France bien plus encore que du Canada, et la France peut donc aussi bien que le Canada les réclamer comme siens.

D'autre part, nous avons rappelé, plus haut, que pendant les cent cinquante années de la domination française au Canada, les colons et les habitants de ce pays ont été bien empêchés de s'occuper avec quelque soin de littérature. Toutes les forces vives du peuple naissant étaient absorbées par les rudes travaux de la colonisation, du commerce et de la guerre.

Ce ne fut pas non plus immédiatement au lendemain de 1760, au lendemain du traité qui nous livrait à l'Angleterre, que furent imprimés nos premiers livres et composées nos premières œuvres remarquables. Nos pères n'écrivirent pas tout de suite. Ils firent mieux : ils se donnèrent à l'action, et tout en réparant les désastres de leur fortune matérielle, ils se comptèrent, ils s'unirent, ils s'appliquèrent à conserver aussi intactes que possible toutes les énergies de l'esprit français et toutes les traditions de leur vie nationale. C'est, d'ailleurs, de cette constante préoccupation que devaient bientôt surgir les premières manifestations de notre vie littéraire. Et c'est dans le journal que nous trouverons la première expression de la pensée canadienne-française.

Premiers centres de vie littéraire. — Québec fut, en 1764, le berceau du journalisme canadien. Cette ville était déjà, vers la fin du régime français, le centre d'une civilisation polie, élégante, raffinée même, et souvent très mondaine. Kalm, qui visita